

**Compte-rendu, concert.
Gstaad, Tente du Festival. Le
5 septembre 2015. Johannes
Brahms (1833-1897) : Concerto
pour violon et orchestre en
ré majeur op.7 ; Franz
Schubert (1797-1828) :
Symphonie N°9 dite la «
Grande ». Nikolaj Znaider
(violon) ; Wiener
Philharmoniker. Philippe
Jordan, direction.**

Célèbre pour ses pistes de skis, la petite bourgade qu'est **Gstaad**, située dans l'Oberland bernois, est aussi un havre pour le mélomane. Chaque été, étalé sur sept semaines, le Festival Menuhin – placé sous la houlette de Christoph Müller depuis 2002 – accueille les plus grands artistes internationaux : cette année Jonas Kaufmann, Jean-Yves Thibaudet, Cecilia Bartoli, Andras Schiff ou Zubin Mehta (avec « son » Orchestre Philharmonique d'Israël) – pour n'en citer que quelques-uns. En attendant la construction (toujours repoussée) d'une salle



à l'allure futuriste commandée à l'architecte Rudy Ricciotti (Mucem de Marseille), les principaux concerts ont lieu sous la tente du festival, comme c'est le cas ce soir pour la venue de **Philippe Jordan et des Wiener Symphoniker**, dont il est directeur musical depuis l'an passé.

En première partie, le célèbre violoniste israëlo-danois **Nicolaj Znaider**, colosse de près de deux mètres, vient faire chanter son Guarnerius del Gesù, dans le célèbre **Concerto pour violon de Brahms**. Tour à tour, exalté, éloquent, charmeur, il subjugue autant que l'orchestre qui lui sert d'écrin. Au-delà d'une technique aguerrie et sans faille, c'est merveille d'entendre le lyrisme, le phrasé et les superbes nuances piano qu'il distille au moyen de son fabuleux instrument. Si l'Adagio possède toute la suavité attendue, l'allegro giocoso nous gratifie quant à lui d'une confondante virilité. Il offre en bis la Sarabande de Bach dont l'ineffable poésie suscite une intense émotion parmi l'auditoire... à en juger la qualité du silence qui suit !



Après l'entracte, **Jordan dirige la Symphonie N°9 de Franz Schubert** (depuis longtemps un des morceaux de bravoure des grands orchestres symphoniques), qu'il vient d'enregistrer

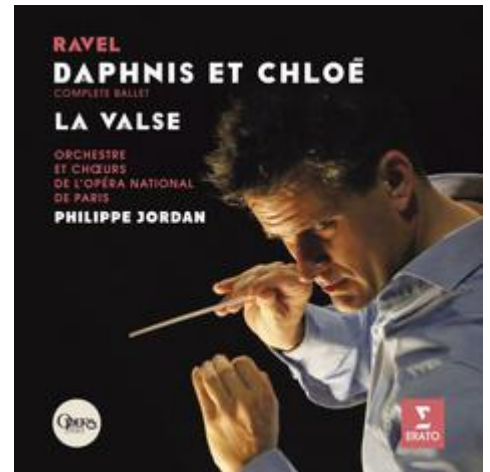
avec les Wiener : autant dire qu'il est en terrain connu, à tel point d'ailleurs qu'il la dirige sans partition. Le résultat est incontestablement beau, même si – dans l'Andante – le hautbois aurait pu sonner de manière plus émouvante. Prenant un tempo plutôt vif (surtout dans les deux premiers mouvements), **Philippe Jordan bénéficie d'un orchestre de très haut niveau**, qui fait entendre des couleurs assez automnales. Avec cette couleur sonore, l'angoisse et la tristesse demeurent bien au premier plan – lors même que Jordan se garde bien d'en rajouter en termes de pathos. Pour ne pas changer d'atmosphère, il propose en bis – après de nombreux rappels – la sublime ouverture « Rosamunde », du même Schubert, qui achève de faire fondre l'audience...

Compte-rendu, concert. Gstaad, Tente du Festival. Le 5 septembre 2015. Johannes Brahms (1833-1897) : Concerto pour violon et orchestre en ré majeur op.7 ; Franz Schubert (1797-1828) : Symphonie N°9 dite la « grande ». Nikolaj Znaider (violon) ; Wiener Philharmoniker. Philippe Jordan, direction.

CD, compte rendu. Maurice Ravel. Daphnis et Chloé

(Philippe Jordan, 1 cd Erato 2014)

CD, compte rendu. Maurice Ravel. Daphnis et Chloé (Philippe Jordan, 1 cd [Erato](#) 2014). C'est un superbe accomplissement qui outre sa pleine réussite dans les équilibres si ténus chez Ravel, confirme les affinités indiscutables de Philippe Jordan avec la musique française. Le choix du programme reste très pertinent car il apporte une lecture enfin nouvelle sur Daphnis et Chloé, ne serait-ce que par la présence « rectifiée » des voix chorales, éléments essentiels ici quand il est souvent relégué (à tort) dans d'autres versions... Le chœur (opportunément très présent dans la prise de cet enregistrement parisien de 2014) apporte cette couleur vocale imprécise et flottante (il ne dit rien de précis ou ne participe pas linguistiquement à l'action), emblème de ce néoclassicisme dont rêvait Ravel. Mais que Diaghilev sut écarter lors d'une reprise londonienne en 1914, goût ou économie oblige ?



La subtilité de la partition ravélienne grandit dans cette restitution sonore où les instruments pèsent autant que les voix. La récente production du Roi Arthus de Chausson, révélée dans sa parure orchestrale l'a démontré à l'Opéra Bastille : Philippe Jordan sait faire chanter et parler l'orchestre parisien avec une finesse de ton rare, qui l'inscrit dans le sillon de son père, Armin. Ecoute intérieure, équilibre des pupitres, lisibilité et voile générique, hédonisme et motricité, le chef actuel directeur musical de la Maison parisienne cisèle et sculpte avec autant de tact que de puissance, révélant comme personne avant lui, – de notre

propre expérience récente, le Wagner de Tannhäuser ou surtout du Ring. Chambrisme et rugosité véhémence d'un orchestre qui est devenu son complice. Le travail et l'entente s'écoulent ici, au service d'un Ravel à la fois sensuel et impressionniste, antiquisant et onirique au delà de toute imagination. La baguette éclaire l'oeuvre en la rendant non à son raffinement précieux mais à sa sobriété enchanteresse.

Daphnis et Chloé étincelle d'intelligence et d'accomplissement imprévus oubliés : une série de révélation sonore en cascade grâce à la baguette enchantée du chef suisse. **La Valse** surenchérit dans le registre de la sensualité instrumentale ; elle s'élève encore d'une marche pour atteindre cette lascivité impudique, osant des oeillades à peine voilées pour une extase enfiévrée proprement irrésistible. D'un paganisme franc et mouvant, Philippe Jordan, à la fois caressant, suggestif, nerveux, fait émerger les mélodies les unes après les autres avec un sens inné de la séduction comme de la continuité organique (pour ne pas dire charnelle). Cette version n'aurait pas déplu à Béjart pour sa chorégraphie, s'il l'avait connue. Magistral. Paris a la chance de bénéficier d'un chef d'une telle maturité raffinée. Et si l'Orchestre national de Paris était le meilleur orchestre à Paris ?



CD, compte rendu. Maurice Ravel. Daphnis et Chloé (Ballet en un acte, créé le 29 mai 1913), **La Valse** (Poème chorégraphique, créé le 12 décembre 1920). Orchestre et chœur de l'Opéra national de Paris.

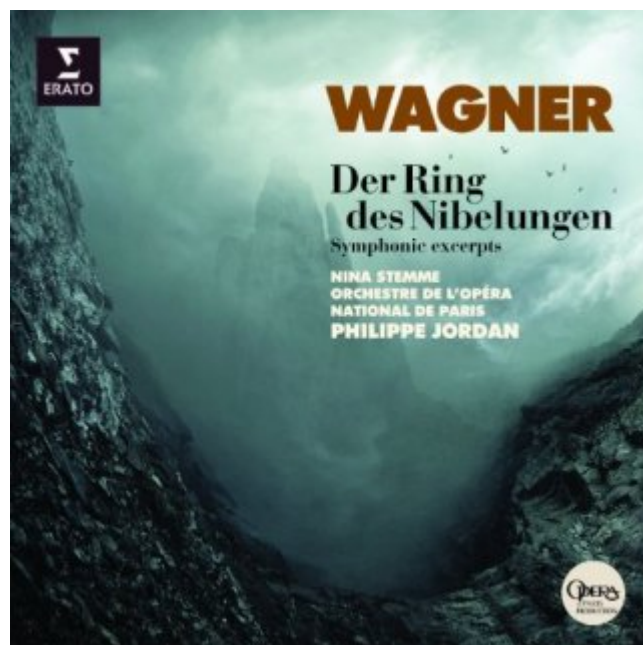
Philippe Jordan, direction. 1 cd [Erato](#) 0825646166848, 1h08mn. Enregistré à Paris en octobre 2014.

CD. Wagner : extraits du Ring. Philippe Jordan (Erato)

Après un précédent symphonique tout aussi jubilatoire dédié à la Symphonie Alpestre de Strauss, autre massif orchestral d'envergure – et aussi de ciselure instrumentale-, Philippe Jordan et les musiciens de » son » orchestre de l'Opéra de Paris, retrouvent ici le studio d'enregistrement pour la totalité wagnérienne, miroir des représentations du Ring, doublement présenté à Bastille pour l'année Wagner 2013.

Wagner : chambrisme somptueux

On reste déçus par le minutage chiche du double coffret, bien économe et plutôt très synthétique sur la somme totale ainsi dirigée dans la fosse parisienne. Mais reconnaissons que le transfert du geste, de Bastille au studio souligne les qualités propres de l'orchestre parisien et du chef : transparence, lumière, cohésion, rondeur... Souvent le visuel de couverture renseigne sur l'intention poétique du projet : ici un superbe paysage montagneux, – la cime wagnérienne n'est pas si loin- dont l'arête impressionnante et toute la structure se laissent deviner – impressionnante- sous une brume esthétisante et poétique... un voile suggestif qui n'empêche pas la claire



définition du détail.

D'emblée, la lecture parisienne sous l'impulsion musicale du chef suisse se distingue à toute autre approche : sonorité onctueuse et coulante, d'une cohésion irréprochable avec cette nuance de clarté et de transparence, lumineuse et éloquente, qui fait la caractéristique majeure de la lecture. C'est un Wagner à la fois somptueusement lyrique et surtout chambriste qui se réalise ici, étirant le temps et sa suspension jusqu'à rompre la corde dramatique. La scène finale où Brunnhilde récapitule en une vision pleine de promesse pour le futur, l'ensemble de l'épopée manque parfois de frisson et de fulgurance (la faute en revient à Ninna Stemme – invitée à Bastille aussi pour chanter Elisabeth dans Tannhäuser : voix ductile et chaude, mais verbe sans accent ni fièvre) , ce qui fait habituellement le prix d'une captation live... mais l'unité et la distance poétique au service d'une opulence constante des couleurs instrumentales s'imposent à nous de façon irrésistible.

Voici un Wagner, pensé, mûri, mesuré, esthétisant dont l'équilibre dans sa réalisation nous rappelle la leçon récente menée à Dijon par Daniel Kawka, dans un Ring réécrit (donc très contesté) mais musicalement irréprochable. En 2013, Wagner a donc connu les honneurs des musiciens dans l'Hexagone. Ce double disque magnifique en recueille les fruits les plus scrupuleusement travaillés, les plus immédiatement chatoyants et convaincants. Bravo à Erato d'en permettre la gravure pour notre plus grand plaisir. Car au moment des représentations parisiennes, le Ring de Jordan avait quelque peu pâti des critiques épinglant à torts le travail scénique du metteur en scène Günter Krämer.

WAGNER : Extraits du Ring

L'or du Rhin : Prélude

La Walkyrie : La Chevauchée des Walkyries – L'incantation du feu

Siegfried : Les murmures de la forêt

Le crépuscule des Dieux : Voyage de Siegfried sur le Rhin –
Marche funèbre de Siegfried,

Scène finale “Starke Scheite” (Nina Stemme, soprano). Chœurs &
Orchestre de l’Opéra National de Paris. Philippe Jordan,
direction. 2CD ERATO 5099993414227

Compte-rendu : Paris. Opéra Bastille, le 25 mai 2013. Wagner: Le Crépuscule des dieux ... Philippe Jordan, direction. Günter Krämer, mise en scène.

Sur quels critères
juge-t-on qu’une
nouvelle production
du Ring est réussie
? L’enchantement
des évocations
légendaires, le
souffle de la

fosse, la tenue globale des chanteurs, la cohérence et la
lisibilité de la mise en scène ... Reconnaissons que sur le
premier point, la reprise de ce Crépuscule signé **Günter Krämer**



en décevra beaucoup : aucune féerie ici mais une lecture plutôt cynique et désenchantée qui souligne par contre tout ce que l'écriture et la pensée de Wagner ont réalisé dans le genre critique, parodique même, le Ring étant entendu comme une cruelle parabole de la barbarie et de l'horreur humaines. Voyez au II, cette restitution de rituel nazi collectif quand Hagen assisté de son père Albérich stimule le sang de ses soldats tout en demandant à Siegfried le récit de ses derniers exploits ...

Crépuscule symphonique

En fait rien de surprenant dans cette vision froide et parfois très laide : Wagner ne convoque pas dieux, walkyries, rois, heaume et anneau magiques pour faire rêver, mais bien au contraire pour dénoncer l'ignominie dont sont capables tous les hommes au nom du pouvoir et de l'or. Partant de là, le malentendu étant levé, la mise en scène de Krämer se défend d'elle-même.

En revanche, les réalisations vidéo qui ponctuent les 3 actes de ce *Crépuscule* nous paraissent inutiles et au regard des moyens de l'Opéra de Paris, non seulement anecdotiques ... mais indignes d'une telle maison : infliger aux spectateurs pendant la sublime apothéose orchestrale qui suit la mort de Siegfried, ce grand panneau éblouissant qui est censé exprimer l'élévation du héros vers le ciel, comme plus tard, cette immense playstation où un revolver exterminie un à un les dieux du Walhalla (après le grand monologue de Brünnhilde) est d'un goût douteux ; ce sont des idées revues et remâchées qui n'apportent rien de neuf ni de pertinent à la lecture ; que le metteur en scène veuille faire jeune et emprunter us et coutumes des plus branchés, soit, mais que cela soit alors bien fait ; l'apothéose du héros ainsi vidéographiée relève d'une infographie bas de gamme assez consternante ... complètement ratée (images figées, rémanentes qui peignent à exprimer la montée des marches de l'immense escalier menant au paradis des élus ...

A part cela, l'évocation des eaux du Rhin par le même panneau, quand les 3 naïades paraissent à deux reprises sur la scène (surtout au début du III) est réussie ; pour autant, contrairement à L'Or du Rhin, – capable de superbes tableaux oniriques, forts et spectaculaires (la multitude des mains singeant l'ondulation des poissons au tout début, ou l'armée des travailleurs asservis par Alberich au Nibelung, avec cet immense pendule qui rythme leur activité et semble aussi les laminer un à un ...), Günter Krämer nous a semblé en manque d'idées en fin de cycle.

Le véritable bonheur de ce *Crépuscule* comme de tout le cycle wagnérien à Bastille, s'inscrit définitivement dans la fosse : **la direction de Philippe Jordan est souvent saisissante** ; flamboyante et intérieure, lumineuse et transparente, ciselant tout ce que le Ring doit à la sensualité vénéneuse de *Tristan* et tout ce en quoi la partition créée en août 1876 annonce ce temps dilaté et cet espace qui s'étire à venir avec *Parsifal*. Le chef obtient tout des musiciens de l'Opéra : un miracle instrumental qui satisfait aux exigences du drame, entre psychologie et succession des situations de plus en plus oppressantes.

Les forces du cynisme à l'œuvre ...

Les intermèdes purement symphoniques sont d'une profondeur rare, insistant sur les enjeux psychiques qui se mêlent : illusion fatale pour Siegfried (son voyage sur le Rhin), même aveuglement pour Brünnhilde (interlude exprimant sa solitude et le sacrifice dont elle a été capable, avant que ne paraisse Waltraute, ...) ; surtout musique du mal et d'un diabolisme souverain pour Hagen et son père Albérich, les vrais initiateurs de la tragédie ; les Gibichungen, Gunther et Gutrune n'étant que tout à fait à leur place sur le plateau des désenchantements : des pions insignifiants sur l'échiquier maîtrisé par Hagen.

De ce point de vue, le cynisme explicite de la vision Krämer

s'incarne idéalement dans la figure recomposée de Hagen : le fourbe manipulateur paraît en fauteuil roulant, toujours face au public, observateur froid et cynique, analysant chaque situation pour en exploiter le potentiel barbare afin d'atteindre son objectif : supprimer Siegfried, récupérer l'or ... La silhouette est la meilleure idée de la production ; on apprécie d'autant plus de le voir enfant jouant avec sa gouvernante en début d'opéra, puis clouer à sa chaise jusqu'à la fin que son omniprésence renforce le parti pris de Krämer : *Le Crépuscule de dieux* est bien l'opéra de Hagen. L'incarnation d'un cynisme barbare absolu.

Hans-Peter König se montre indiscutable, l'égal par sa conviction et sa noirceur de l'incomparable Matti Salminen (pilier de l'excellente version Janowski de 1983 à Dresde aux côtés de Janine Altemeyer et René Kollo dans les rôles de Brünnhilde et Siegfried-, ce même Matti Saminen, également programmé pour la reprise du *Crépuscule* à Bastille le 26 juin prochain) ; plus frêle et aussi manipulateur, **l'Alberich de Peter Sidhom** est tout autant mordant et maléfique ...

machiavélique force de l'ombre qui pourtant étonne par cette fragilité inquiète quand il exhorte son fils trop dominant à lui demeurer fidèle coûte que coûte ... au début du II ; voici deux chanteurs acteurs épatants qui ne trouvent guère de partenaires à leur hauteur s'il n'était les deux personnages clés Gibichungen : saluons ainsi l'aisance et **la crédibilité du Gunther d'Evguney Nikitin**, et la consistance sincère (jamais affectée ni outrée dans son chant) de **Gutrune** où l'italienne **Edith Haller** apporte son relief naturel toujours bien chantant. Même enthousiasme pour **la Waltraute de Sophie Koch** qui nous vaut pour la scène 3 du I, un tableau saisissant d'imploration inquiète voire angoissée : le portrait que la walkyrie et sœur de Brünnhilde fait de Wotan et de ses proches, est d'une intensité grave, d'une réelle conviction ; entre horreur, peur, panique, Waltraute surgit désespérée, en proie à la plus désespérée des (vaines) imprécations ... car Brünnhilde, plus amoureuse que jamais, qui pourtant souhaitait

son retour en grâce auprès de Wotan, ne cèdera rien ... surtout pas l'anneau (gage de l'amour de Siegfried : plus anneau nuptial que bijou empoisonné par la malédiction qu'il véhicule et diffuse).

Le reste de la production, hélas suscite les plus vives réserves : ni le Siegfried de Torsten Kerl, visiblement pas à son aise ce soir (timbre serré, aigus tendus voire instables, projection déficiente ...) ni la Brünnhilde de Brigitte Pinter n'arrive à convaincre totalement ; la soprano autrichienne n'a aucun aigu rayonnant et sa prestation dans le dernier monologue gêne par un manque cruel de soutien comme de phrasé sur toute la tessiture, au-dessus du médium ... la prosodie est contrainte et contorsionnée, outrée souvent ... c'est une erreur de casting ; elle est visiblement trop mezzo pour éclairer la vibrante humanité salvatrice de Brünnhilde ... triste constat s'agissant des deux rôles les plus importants du Crépuscule. Souhaitons pour les spectateurs des dates concernées que les deux autres chanteuses pour le rôle (Petra Lang, les 21, 30 mai puis 3,7 juin, et Linda Watson programmée le 16 juin 2013) soient plus évidentes ...

A défaut de chanteurs protagonistes réellement convaincants, le Crépuscule du bicentenaire Wagner 2013 s'impose surtout par la direction de Philippe Jordan qui nous offre l'un des Rings symphoniques les plus passionnants de ces dernières années. Certes Bastille n'est pas Bayreuth et la fosse parisienne n'offre pas le même dispositif si particulier souhaité par Wagner, où l'orchestre sonne naturellement feutré : n'importe, Philippe Jordan à Paris, en veillant constamment à l'équilibre plateau et orchestre, parvient à une imbrication voix/instruments d'un chambrisme souvent superlatif...

L'évidence et la hauteur de l'Orchestre affirment l'affinité wagnérienne des musiciens avec le cycle musical ; affrontant tous les obstacles, opérant une lecture ronde, opulente et éloquente, chef et instrumentistes subjuguent l'auditoire en faisant de Bastille, le temps de cette soirée, un nouveau bastion éclairé du wagnérisme. [A l'affiche jusqu'au 16 juin 2013.](#)

Pour célébrer le bicentenaire Wagner 2013, l'Opéra de Paris reprend le Ring intégralement en juin prochain : L'Or du Rhin (18 juin), La Walkyrie (19 juin), Siegfried (le 23 juin) et Le Crépuscule des dieux (26 juin 2013) sous la direction éblouissante donc de Philippe Jordan.

Paris. Opéra Bastille, le 25 mai 2013. Wagner: Le Crépuscule des dieux. Avec Torsten Kerl, Evgeny Nikitin, Peter Sidhom, Hans Peter König, Brigitte Pinter, Sophie Koche, Edith Haller ... Philippe Jordan, direction. Günter Krämer, mise en scène. Illustrations : Charles Duprat © Opéra national de Paris

Compte rendu. Paris. Opéra Bastille, le 23 novembre 2011. Giuseppe Verdi: La Forza del destino, la force du destin. Violetta Urmana... Jean-Claude Auvray, mise en scène. Philippe Jordan, direction

Gourmand mais pas goinfre, le chef Philippe Jordan choisit de tout diriger de La Force du destin, et avec quel tact, dévoilant dans ses épisodes contrastés, aux accents martiaux et



mystiques tout ce qui fait l'indiscutable force de la partition qui répond en 1861 à une commande de l'Opéra de Saint-Petersbourg. Dans la nouvelle production de l'Opéra Bastille, la dramaturgie musicale portée par un orchestre somptueusement présent souligne un peu plus ce génie de la scène qui distingue Verdi de ses contemporains. Restitution intégrale et si finement dirigée que l'enchaînement des tableaux reste fluide, en rien pesant, et ce avec d'autant plus de mérite que la distribution vocale est loin d'être aussi captivante.

Leçon de symphonisme verdien

Le tableau initial sans prélude instrumental pose les couleurs principales d'une production visuellement épurée, efficace: c'est, pour commencer, l'exposition des deux amants maudits par la mort du père ; l'épisode sanglant rapidement brossé, inscrit avant l'ouverture proprement dite, l'action dans les ténèbres tragiques et le désespoir amer: les deux âmes sacrifiées, Leonora / Alvaro, sont dévorées par le poids de la culpabilité avant même de prétendre être ensemble. Pour Leonora, ce long chemin de croix qui commence par le renoncement total au monde et aux hommes quand elle reçoit la bure en un tableau particulièrement saisissant (conclusion de la première partie) où le metteur en scène Jean-Claude Auvray revisite les retables dépouillés, d'un grandiose âpre à la Zurbaran; pour Alvaro, cette fuite jusqu'à l'abîme, perdant

toute identité par l'accomplissement malgré lui de meurtres à répétition (il tue le père puis le frère de son aimée)... Dans le théâtre verdien pas de répit pour les amoureux tendres. Pour chacun, les brûlures ardentes d'une vie sacrifiée, forcée par le destin (d'où le titre).

La direction d'une exceptionnelle élégance du maestro Philippe Jordan fait toute la valeur de la soirée; elle explore magistralement tous les épisodes variés d'une fresque souvent spectaculaire (chœurs omniprésents, aux visages divers: soldats, buveurs, moines...), alternant intimité de l'intrigue des amants maudits, burlesque désopilant (pointes humoristiques des saynètes où Verdi ajoute la figure du moine Melitone, préfiguration du sacristain chez Tosca de Puccini)...

Pourquoi avoir choisi la mezzo Violetta Urmana dans un rôle qui exige des aigus angéliques, brûlures lumineuses et enivrées d'une âme constamment sacrifiée et douloureuse? Pour elle, la plainte extatique des femmes martyrs qui donne tout son sens à la scène quand elle devient ermite après une très belle confrontation avec le Père supérieur... Hélas, la cantatrice par ailleurs excellente force vocale dans Le Château de Barbe bleue, entre autres, crie des aigus tendus et détimbrés qui devraient plutôt caresser voire hypnotiser; avec le recul, on comprend combien Leonora n'appartient plus au monde terrestre: c'est un être inadapté qui cherche vainement à prendre racine comme ermite; et même le style de la cantatrice reste étranger aux vertiges des grandes mystiques. Où est la cantilène de la femme blessée terrassée qui a soif de pureté et de paix? Avec le ténor Zoran Todorovich (qui remplace Marcello Alvarez, initialement prévu dans le rôle d'Alvaro), tendu, serré, rien qu'appliqué, le plateau vocal devient carrément ... bancal.

Et c'est du côté des comprimari (seconds rôles) que les bonnes surprises paraissent: excellent franciscain débonnaire déluré Melitone de Nicola Alaimo ; belle prestance morale du Père supérieur Guardanio grâce à la tenue impeccable du baryton

Kwangchul Youn.

Le reste de la distribution (Preziosilla, Carlo...) reste bien terne quand il y a dans l'action noire et chahutée, en Espagne puis en Italie, des éclairs picaresques, des individualités marquantes qui animent avec force ce qui n'aurait pu être sans la musique de Verdi, qu'un grand opéra romanesque passablement confus.

Qu'on ne s'y trompe pas, le véritable moteur ici, à défaut d'un couple Leonora / Alvaro vocalement fulgurant, est l'orchestre maison, superbement dirigé, et avec quelle classe, plus étincelant et poète que jamais par le directeur musical Philippe Jordan. Car les vrais champions de cette soirée demeurent les instrumentistes: d'un souffle impérial dès l'ouverture jouée après le premier tableau du meurtre du marquis de Vargas; habité par l'esprit du fatum, ciselant morsures tragiques et ivresses attendries des cordes, le chef Philippe Jordan offre les fruits d'un travail riche en phrasés subtils, en nuances saisissantes, en couleurs et options agogiques particulièrement captivantes; où ailleurs écouter ce solo de violon accompagnant la conversion de Leonora avec un tel aplomb musical, un tel éclat dramaturgiquement pertinent? Placé à un moment clé de la partition, le brillant éclair solistique annonce un autre accomplissement du genre à l'opéra: rien de moins que l'exquise méditation de Thaïs de Massenet.

En somme une soirée de symphonisme verdien d'une indiscutable maîtrise... Et qui nous rappelle ce feu racé et nerveux du chef Carlo Rizzi pour un Don Carlo anthologique (production présentée aussi à Bastille mais avec une superbe distribution hélas absente ici, en février et mars 2010). Que la fosse parisienne ait d'évidentes affinités avec la flamme verdienne, voilà une constatation qui se confirme à nouveau ce soir.

Paris. Opéra Bastille, le 23 novembre 2011. Verdi: « La Forza del destino » (La force du destin). Jusqu'au 17 décembre 2011. Tél. : 08-92-89-90-90. De 5 € à 180 €. Violeta Urmana,

Leonora. Zoran Todorovich, Alvaro. Vladimir Stoyanov, Carlo. Nadia Krasteva, Preziosilla. Kwangchul Youn, Padre Guardiano. Nicola Alaimo, fra Melitone. Chœur et orchestre de l'Opéra national de Paris. Philippe Jordan, direction. Jean-Claude Auvray, mise en scène.

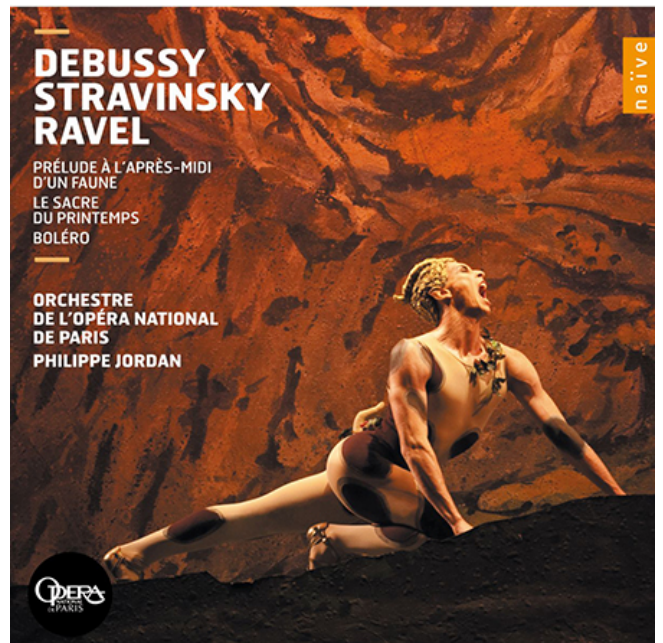
CD. Stravinsky: Le sacre du printemps (Jordan, 2012)

CD. Philippe Jordan fête avec volupté les 100 ans du Sacre de Stravinsky ... *Enregistré en mai 2012 à l'Opéra Bastille, ce nouvel album (le 2^e déjà) de Philippe Jordan avec l'Orchestre de l'Opéra national de Paris* confirme les préludes amorcés entre chef et musiciens : une entente évidente, un plaisir supérieur pour vivre la musique ensemble. Depuis leur Symphonie Alpestre de Strauss, montagne philharmonique d'une prodigieuse narration sonore frappée du sceau de l'imagination climatique, les interprètes se retrouvent ici en mai 2012 pour deux autres sommets de la musique symphonique française et spécifiquement parisienne. Dans l'histoire des Ballets Russes, le Prélude comme le Sacre du printemps indiquent clairement un point d'accomplissement pour les deux compositeurs : l'ivresse érotique et l'enchantement semi conscient s'impose à nous dans un Prélude d'une délicatesse infinie; quant au Sacre, voilà longtemps que l'on n'avait pas écouté direction aussi parfaite et équilibrée entre précision lumineuse (détachant la tenue caractérisée et fortement individualisée de chaque instrument protagoniste) et expressionnisme symboliste !

Le Sacre enchanté de Philippe Jordan

La baguette de Philippe Jordan aime ciseler dans la suggestion mais aussi ici, mordre dans l'ivresse libérée des timbres associés d'une infinie inventivité ; le chef s'appuie sur la manière et le style supraélégant des instrumentistes parisiens dont les prédécesseurs en mai 1913 dans la fosse du TCE avaient fait la réussite révolutionnaire de la partition. Jordan ajoute une précision électrique et incandescente, une vision de poète architecte aussi qui sait unifier, structurer, développer une dramaturgie supérieurement aboutie... et frappante par son relief, sa vivacité, comme des teintes plus délicatement nimbées et voilées.

Fureur et ivresse des timbres associés. Comparée à tant d'autres versions soit rutilantes, soient sèches, soit littéralement narratives, Philippe Jordan apporte aussi le mystère et l'enchantement, toute la poésie libre des instruments sollicités. Quelle maestria ! Quelle conviction dans la tension progressive... La volupté de chaque épisode est nourrie d'un onguent magicien ; l'expérience lyrique du chef, directeur musical de l'Opéra, en est peut-être pour beaucoup et l'on se dit que Nicolas Joel n'aura pas tout rater à Paris: nommer le fils du regretté Armin Jordan, capable de vrais miracles à Paris, Philippe à la tête de l'orchestre maison aura été un acte convaincant qui porte aujourd'hui des fruits éclatants. Voici du Sacre du printemps et pour le centenaire de l'oeuvre, une nouvelle version de référence sur instruments modernes. Le champion et pionnier dans le domaine s'agissant



de la partition de Stravinsky demeurant évidemment le geste du français François-Xavier Roth, d'une maîtrise incomparable sur instruments parisiens d'époque (1913) et révélateur en ce sens des formats sonores et des timbres instrumentaux originels... après la tournée 2013, le disque devrait sortir fin 2013/printemps 2014.

Sur instruments modernes, le chant des instruments fait tout ici, et renforce la réussite magistrale de cet enregistrement dont on ne saurait trop souligner avec admiration le miracle de la volupté instrumentale.

Inscrire enfin le Boléro ravélien après les deux chefs d'oeuvre Debussyste et Stravinskien est de la meilleure inspiration : une claire confirmation que l'orchestre et leur chef se montrent très inspiré par la lyre symphonique française postromantique : Du Prélude au Sacre en passant par le Boléro, soit de Debussy, Stravinsky à Ravel se joue ici tout le délirant apanage, bruyant et millimétré du symphonisme français. Lecture réjouissante.

Debussy: Prélude à l'après-midi d'un faune. Stravinsky: le Sacre du printemps. Ravel : Boléro. Orchestre de l'Opéra national de Paris. Philippe Jordan, direction. 1 cd Naïve, enregistré à Paris, Opéra Bastille en mai 2012. Durée : 57mn. Naïve V 5332.